

CHAPITRE XXIV.

I. Décadence des sentiments chevaleresques, extravagance. —
II. Les Galois. — III. Vœux. — IV. Vêtements. — V. L'ordre
de l'Étoile. — VI. La chevalerie assujettie aux rois. — VII. La
chevalerie envahie par les bourgeois. — VIII. Abandon des
tournois.

I.

La chevalerie était, à la fin du xiv^e siècle, dans une brillante décadence, et cela partout. Les chevaliers anglais furent discrédités dans leur patrie après le règne de Charles V, pour avoir perdu la France conquise, comme les chevaliers français l'avaient été après Crécy et Poitiers, pour n'avoir pas su la défendre.

Le caractère moral s'abaissait de tous points. Le courage n'avait pas diminué; mais cette loyauté rigoureuse qui rendait si imposante une figure de vrai chevalier fléchissait partout. L'esprit religieux, qui avait élevé la chevalerie à la hauteur de dignité d'un sacerdoce, l'abandonnait de plus en plus, et elle devenait toute mondaine. L'amour, qui, noblement entendu, l'avait à la fois si puissamment

excitée aux grandes actions et si merveilleusement humanisée, adoucie, polie, commençait à perdre son noble caractère; de sorte que le chevalier ne savait plus servir dignement ni Dieu ni sa dame. La galanterie, j'entends par là seulement le respect et les égards empressés pour les femmes, après avoir donné à la société chevaleresque le charme de la politesse et de l'élégance, lui communiquait maintenant, en se raffinant, quelque chose de maniéré, de prétentieux et d'extravagant. L'extravagance (c'est-à-dire une exagération déraisonnable et de mauvais goût) était un vice qui devait se produire, à la longue, dans une société qui mêlait l'exaltation et le raffinement. La chevalerie en gâta toutes choses et en fut elle-même tout à fait gâtée.

II.

L'ascétisme est toujours déplacé; il l'est plus que jamais en matière d'amour. Vers 1320, la société chevaleresque du midi de la France fut envahie par une secte bizarre d'ascètes amoureux. Sous le nom de Galois et de Galoises, chevaliers et écuyers, dames et damoiselles du Languedoc se mirent à une des plus étranges tortures qu'on ait imaginées, non par esprit de pénitence, car ils continuaient d'aimer, ils aimaient plus que jamais, mais comme pour témoigner de la puissance de l'amour, qui rend

douces toutes les souffrances. Chez tous les peuples et dans tous les temps, il fut d'usage de se couvrir quand il fait froid et de se découvrir quand il fait chaud. Les Galois changèrent tout cela. Quand la canicule brûlait la terre, et que tout homme de bon sens, suant et étouffant, cherchait l'ombre et le frais, on voyait se promener par les places publiques les Galois et les Galoises, chargés de vêtements, bien enveloppés dans de longs manteaux fourrés et montrant à peine leur visage. S'ils rentraient chez eux, c'était pour allumer de grands feux et se serrer tout autour en faisant semblant d'avoir froid. Mais quand les frimas couvraient la terre, quand tout le monde grelottait, nos Galois s'en allaient par les rues couverts de petites cottes simples, et honte alors à qui portait chapeau, manteau, gants, mouffes, etc. Ils s'alliaient coucher le soir dans des lits bien frais, *avec une serge légère sans plus*. Des arbustes verts donnaient un air de printemps à leurs cheminées. Les Galois pratiquaient entre eux l'hospitalité la plus large. L'un d'eux rendait-il visite à un confrère marié : celui-ci lui quittait sa maison, sa femme et les droits du maître. Il ne rentrait que quand le visiteur avait fini sa visite. Cette folie dura assez longtemps pour l'excentricité du régime. Ces braves gens finirent pourtant par mourir tous, comme cela devait être, gelés. Ils trépassaient stoïquement, tout roides au-

près de leurs amies, et leurs amies près d'eux, parlant d'amour et se moquant de ceux qui avaient chaud. Le chroniqueur les appelle *martyrs d'amour*. Cette palme ne peut leur être refusée. Mais du noble et fécond amour de la saine chevalerie à ces folles excentricités, il y a une grande distance.

III.

L'extravagance parut singulièrement dans les *vœux*, qui sont un usage trop remarquable de la chevalerie pour n'en pas dire quelques mots. Le vœu ou l'emprise était un serment d'accomplir une certaine entreprise. Sérieusement fait, il n'avait rien que de respectable et d'utile : il donnait de l'opiniâtreté aux entreprises, de la vigueur aux actions, de la force aux caractères, et voilà pourquoi ces siècles nous paraissent si énergiques et si mâles. On vit des assiégés faire vœu de se manger les uns les autres plutôt que de se rendre. Ordinairement, le serment était corroboré par quelque pratique ascétique, quelque sacrifice, privation, gêne, souffrance, que le chevalier s'obligeait à supporter jusqu'au parfait accomplissement de son entreprise. Un Anglais défie Duguesclin et fait vœu, en jetant son gage de bataille, de ne pas dormir au lit avant d'avoir eu satisfaction. Duguesclin, relevant le gage, fait vœu de ne manger que trois

soupes au vin, au nom de la sainte Trinité, jusqu'à ce qu'il ait combattu l'Anglais. Jusque-là c'était bien. Mais, considérant l'emprise comme un fardeau dont on était pressé de se décharger, on raffina bientôt sur cette idée, et on en tira toutes sortes de conséquences bizarres. Le chevalier se déclara l'esclave, le captif de son vœu; il demanda d'être *délivré*; c'était le terme consacré: celui qui avait fait vœu de jouter pour sa dame allait par le monde quêtant un confrère qui voulût bien le délivrer; il demandait une joute comme une faveur, il en était reconnaissant comme d'un service. Certains chevaliers et écuyers, pour témoigner bien clairement de leur captivité, se mirent les fers aux pieds et aux mains; les fers étaient d'or ou d'argent. Un seigneur polonais, qui vint à la cour de France sous le roi Jean, portait depuis cinq ans deux cercles d'or, l'un au-dessus du coude du bras gauche, l'autre au-dessus du coude du pied, tous deux joints par une longue chaîne d'or. Ce malheureux n'avait apparemment trouvé personne dans son pays qui le délivrât; il pensait être plus heureux à la chevaleresque cour de France. En 1414, Jean de Bourbon, pour éviter l'oisiveté et acquérir les bonnes grâces de sa dame, fit vœu, lui et seize chevaliers et écuyers de nom et d'armes, de porter pendant deux ans, tous les dimanches, à la jambe gauche, un fer de prisonnier, en or pour les che-

valiers, en argent pour les écuyers, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé pareil nombre de chevaliers et d'écuyers pour les combattre. Je m'étonne que Cervantès n'ait pas mis aux fers son héros : j'aimerais à voir errer le chevalier de la Manche avec des chaînes aux quatre membres et le carcan au col.

Le bon sens de notre nation n'eût peut-être pas autant donné dans ces bizarreries, s'il n'y eût été poussé par l'exemple des nations voisines : les Espagnols, excentriques par passion; les Anglais, excentriques par *humour*, contre l'ennui, jamais contre leur intérêt. Un Anglais provoque un Aragonais, en 1400. Il commence son cartel par une prière à Dieu en sa faveur; il lui souhaite joie, honneur, plaisir, et il le prie enfin de le recommander à sa dame. Point de réponse. L'Anglais écrit une nouvelle lettre, et demande à l'Aragonais s'il serait tombé dans la disgrâce du Dieu d'amour, puisqu'il ne cherche plus l'occasion de se distinguer. « Non, non, répond enfin l'Aragonais, je ne suis point dans la disgrâce du Dieu d'amour, et cela est si vrai que je fais vœu, au nom de Dieu, de la Vierge, de saint Michel et de saint Georges, de ne porter, à partir d'aujourd'hui, qu'une vieille jambière brisée jusqu'à ce que j'aie fait armes avec vous. — Soit, réplique l'Anglais; mais, si vous voulez que j'aïlle vous trouver, payez-moi les frais de

voyage, d'équipement et de tournoi. » Ceci fut un obstacle, et il n'y eut point de combat.

Le vœu le plus célèbre par sa solennité et ses effets, mais non le moins bizarre dans les détails, fut ce *vœu du héron*, par lequel Édouard III s'engagea à conquérir la France.

Un jour d'automne de l'année 1338, Édouard était à Londres en son palais, au milieu de toute sa cour; Robert d'Artois, le vindicatif exilé de France, se présente précédé de deux ménestrels et de deux nobles demoiselles : « Ouvrez les rangs, s'écrie-t-il, mauvaises gens, et laissez passer les preux que l'amour a touchés. Voici des mets pour les vaillants, pour ceux qui sont soumis aux dames belles et amoureuses. (Derrière lui l'on portait entre deux plats d'argent un héron rôti.) Voici un héron que mon faucon a pris; le héron est le plus lâche des oiseaux, car il a peur de son ombre. Je le présenterai donc d'abord au plus lâche de tous les hommes, à Édouard, qui s'est laissé déshériter du noble pays de France, sur lequel il a des droits, et dont il mourra dessaisi par sa lâcheté. » Le roi devient rouge de colère, il jure sur le héron, en attestant Dieu et la Vierge, qu'avant peu il traversera la mer. Robert reprend les plats et se dirige vers le comte de Salisbury : celui-ci courtoisait la fille du comte de Derby; il la prie de lui mettre sur l'œil droit un de ses doigts. « J'en mettrai deux, dit la

jeune fille. — Belle, mon œil est-il bien fermé? — Oui, certes. — Hé bien! je jure de bouche et de cœur à Dieu tout-puissant et à sa douce mère, resplendissante de beauté, que, quoi qu'il arrive, je n'ouvrirai pas mon œil avant que je sois arrivé en France pour combattre Philippe de Valois. » Robert arrive enfin à la reine : « Une femme mariée ne peut faire un vœu, dit-elle, car elle a un seigneur. — Vouez hardiment, s'écrie Édouard, j'acquitterai votre vœu. — Hé bien! je suis enceinte, car j'ai senti remuer mon enfant. Je voue donc à Dieu et à la sainte Vierge, que ce précieux fruit de notre union ne sortira pas de mon sein, jusqu'à ce que vous m'ayez conduite par delà les mers. S'il voulait en sortir plus tôt, je me plongerais dans le flanc un couteau d'acier, perdant à la fois mon âme et mon fruit. » Après ce vœu terrible, Édouard arrêta les vœux, et peu de temps après la reine accouchait à Anvers. Mélange de férocité grandiose et de bizarrerie. Salisbury ne fut pas le seul qui se fit borgne. On vit longtemps des chevaliers anglais qui portaient une loque de drap sur l'un ou l'autre œil : ils en avaient fait vœu sur le héron.

IV.

Les chroniqueurs qui attribuent les revers de Crécy et de Poitiers à la colère de Dieu, et la colère

de Dieu à la mode nouvelle des vêtements étroits, tirent des conclusions forcées. Toutefois, leur blâme est juste. Les vêtements ne corrompent pas, mais il peuvent être des indices de corruption. Ils peuvent marquer une société frivole, futile, étrange dans ses goûts, dénuée de grandeur et de simplicité. C'est en ce siècle qu'on adopta les chausses de couleur différente, de sorte qu'on eut, je suppose, une jambe rouge et l'autre verte; les manches si longues qu'elles traînaient jusqu'à terre; les jupes des robes si courtes que ceux qui se baisaient montraient indécemment leurs braies à ceux qui étaient derrière; et tous ces vêtements si étroits, qu'un homme qu'on déshabillait semblait un homme qu'on écorchait.

V.

Le roi Jean, fondant l'ordre de l'Étoile dans les vues les plus sérieuses et avec le dessein hautement avoué de relever la chevalerie dont il accusait la décadence, imposa justement aux chevaliers de cet ordre une obligation de bravoure extravagante, qui ruina en peu de temps sa fondation. Il leur fut défendu de s'éloigner du champ de bataille de plus de quatre arpents; ils devaient plutôt se faire tuer ou prendre. Il en résulta que ces chevaliers, tous gens d'honneur, se firent exterminer dans les pre-

miers combats qui eurent lieu, et où les Français n'eurent pas toujours l'avantage, particulièrement à Poitiers; et l'ordre fut en peu de temps anéanti.

VI.

L'indépendance était une condition essentielle de la bonne chevalerie. Ce serait, il est vrai, se faire une très-fausse idée de la société chevaleresque que de se la représenter, à quelque époque que ce soit, comme une réunion d'hommes où personne n'eût obéi qu'à soi-même. Soit au XII^e, soit au XIII^e siècle, les chevaliers suivaient un seigneur; ils faisaient partie du système politique féodal. Cependant ils relevaient avant tout de leurs devoirs et de leur conscience, et ils étaient moins dépendants quand ils l'étaient d'un maître moins puissant avec la faculté de changer de maître. Mais quand il n'y en eut plus qu'un seul, le changement ne fut plus possible; et quand ce seul maître fut tout-puissant, il fut impossible de ne pas lui obéir. Un chevalier ne fut plus dès lors qu'un soldat servant de sa lance et de son épée la politique du souverain, sans responsabilité morale; c'est-à-dire que le vrai chevalier, ce noble type, n'exista plus. « Comment, disait la duchesse de Lancastre aux chevaliers français qui allaient combattre en Castille pour Henri de Transtamare, comment, vous, che-

valiers de France, pouvez-vous soutenir la cause d'un bâtard, et travailler à déshériter l'héritier légitime? Vous me paraissez en cela manquer de sens et de gentillesse (loyauté de gentilhomme). — Certes, madame, répondirent-ils, nous savons bien que vous avez raison; mais notre roi, le roi de France, tient l'opinion contraire à la vôtre, et nous sommes ses sujets: nous devons faire la guerre pour lui et où il nous envoie. »

Les chevaliers de l'ordre de l'Étoile ne devaient, d'après le règlement, contracter aucun engagement ni entreprendre aucun voyage un peu long sans l'autorisation du roi. C'étaient trois cents gentilshommes enchaînés au trône par une sorte de sujétion nouvelle.

L'évêque d'Auxerre, faisant, sous Charles VI, l'oraison funèbre de Duguesclin, déclare aux chevaliers qu'ils ne doivent prendre les armes que par l'ordre et pour le service du roi.

Machiavel dit que, pour faire durer une institution, il faut la ramener sans cesse à son principe. Mais il n'ajoute pas que rien n'est plus difficile. Pourquoi? parce qu'on ne se fait jamais de ce principe une juste idée. Jean et Charles VI voulaient sincèrement et naïvement remettre la chevalerie sur l'ancien pied. Que faisaient-ils? Ils s'efforçaient de la subordonner au pouvoir royal, et, croyant revenir aux usages du passé, s'en éloignaient davantage.

Cette subordination était une nécessité des temps. Un jeune arbre poussait avec vigueur au milieu du taillis féodal et tirait à lui toute la sève : c'était le chêne royal.

VII.

Une des plaies de la chevalerie, ce fut la promiscuité. Indépendante et aristocratique en principe, elle fut bien voisine de sa fin quand, d'une part, la royauté l'opprima, de l'autre, la bourgeoisie l'envahit. Les bourgeois riches, surtout en Flandre et en Italie, se faisaient hardiment chevaliers. Les hommes de loi lurent dans Justinien : « La majesté impériale doit avoir pour décoration les armes et pour armes les lois. » Cet auguste jeu de mots les rendit tout belliqueux. Ils s'intitulèrent chevaliers ès lois. Les rois les protégeaient. Alors naquirent toutes ces distinctions de chevalier de nom, chevalier d'armes, chevalier de lois. Le chevalier de nom était un chevalier noble de naissance; le chevalier d'armes, celui qui faisait la guerre; le chevalier de lois, le légiste. Tel était chevalier de nom et d'armes, la vraie et ancienne chevalerie; tel, chevalier de nom et de lois; tel, chevalier de lois et d'armes, etc. C'est-à-dire que le nom de chevalier commençait à trop signifier pour signifier quelque chose.

VIII.

J'ai déjà montré le noble exercice des tournois profané par des imitations bourgeoises et des mascarades. On ne vit autre chose au XIV^e siècle. Voici la fête de l'Épinette à Lille : les gens de Valenciennes s'y rendent précédés d'un héraut d'armes aux armes de leur ville. Jacques Grebert, bourgeois, y gagne le prix de la joute, et quatre demoiselles le conduisent en triomphe. A Tournai, quatorze villes contribuent aux joutes et tournois, et quatre manants paraissent dans la lice. Même des manants ! Cela fait plaisir à voir ; mais, ô chevalerie, quelle chute !

Ce fut moins cependant cette profanation qui fit abandonner les tournois que leur inutilité. Le genre de guerre qu'ils représentaient n'étant plus en usage, ils n'y devaient plus être non plus. Le peuple, au milieu des souffrances du règne de Charles VI, vit de mauvais œil de vaines parades fort coûteuses, où la noblesse étalait son insolence ; car la noblesse devenait plus insolente à mesure qu'elle sentait baisser son crédit militaire et politique. La pitié que l'on avait pour le roi fou balançait seule le mécontentement que causait sa folle passion pour les tournois. Après sa mort, ils furent tout à fait abandonnés. D'honnêtes gens en gémirent.

C'étaient ceux qui ne voyaient de salut pour l'avenir que dans la restauration du passé ; c'étaient ceux aussi qui pensaient que de grandes qualités morales allaient se perdre avec la chevalerie , sans distinguer encore quelles autres les remplaceraient.

L'apparition des tournois a été l'un des premiers signes auxquels on a reconnu l'existence de la chevalerie. Leur disparition est un signe évident de sa ruine.

J'en puis dire autant du gage de bataille. On se rappelle Robert de Paris. Cette liberté de défier par pur point d'honneur a été un autre signe qui nous a fait reconnaître le commencement des sentiments et des mœurs chevaleresques. Charles VI la supprime. Il ordonne que nul ne présente le gage de bataille avant de l'avoir fait approuver par le roi ou le parlement. Désormais l'homme ne se gouverne plus , il est gouverné. Le dernier ami de la chevalerie était un ami d'une espèce dangereuse pour tout ce qui prétend être libre , un roi.

